

## Laval théologique et philosophique



Michel SPANNEUT, *Tertullien et les premiers moralistes africains*, Paris, P. Lethielleux ; Gembloux, J. Duculot, 1969 (16 X 25 cm), 224 pages

Hervé Gagné

Volume 27, numéro 3, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gagné, H. (1971). Compte rendu de [Michel SPANNEUT, *Tertullien et les premiers moralistes africains*, Paris, P. Lethielleux ; Gembloux, J. Duculot, 1969 (16 X 25 cm), 224 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 27(3), 308–310. <https://doi.org/10.7202/1020263ar>

Suivent trois mémoires sur la cosmogonie, l'eschatologie et la liturgie de défense chez les amérindiens. L'étude sur « les quatre coins du monde aztèque » permet de suivre les anéantissements successifs du cosmos et leurs résurrections, ainsi que la genèse de l'homme. À cette étude, qui entraîne avec elle nécessairement le futur de l'homme, est rattachée toute une conception cosmologique de l'ensemble du monde. « La pensée cosmologique et la conception du monde s'expriment dans un espace temporel dans lequel se joue le destin de l'homme, jouet d'un monde en éternel mouvement, sujet à l'éternelle tension des forces cosmiques » (p. 71).

L'étude sur les « fins du monde en Amérique pré-colombienne » reprend cette histoire d'une création transitoire, précédée par d'autres mondes. L'histoire mythique de l'humanité et les perspectives d'une eschatologie inévitable sont enracinées dans le thème des créations successives. Et ce passé cosmique sert d'arrière-plan à l'angoissante attente de l'épreuve suivante et de la nouvelle étape, nouvelle destruction du monde. L'Amérique pré-colombienne avait ainsi la certitude que le monde actuel était un monde condamné.

C'est dans cette perspective qu'il faut situer les « sacrifices et pénitences chez les amérindiens ». Il faut certes alors penser aux sacrifices humains. Mais les pratiques rituelles amérindiennes étaient plus variées. Et elles sont la synthèse de deux grandes traditions. Les peuplades sédentaires, sans écarter tout sacrifice humain, pratiquaient les offrandes de prémices et nourritures. Ce sont les grandes invasions des peuplades nomades qui ont multiplié l'usage des sacrifices humains. À ces formes d'offrande s'ajoutaient d'ailleurs d'autres moyens pour infléchir le monde surnaturel. On peut les classer sous le thème de l'autosacrifice. On y trouve plusieurs rites analogues au baptême, à la confession et à la pratique du jeûne. Mais toutes ces formes de sacrifice et d'ascèse, pour être comprises, doivent être replacées dans le contexte de l'angoisse métaphysique née du mythe des cosmogonies successives et de la destruction imminente du monde présent.

La préparation de l'homme à ses fins dernières implique diverses formes de préoccupations rituelles. Car il importe de concilier la faveur ou la pitié d'une divinité toute-puissante. Il importe aussi d'éviter ou de limiter les conséquences redoutables du contact du sacré. Deux mémoires analysent ces préoccupations rituelles : celui traitant des « symboles du cheveu, du port du vêtement et de l'ombre en Mésopotamie », fait ressortir la signification religieuse et magique de ces comportements. L'étude sur « le jeûne comme symbole charismatique » cherche à éclairer cette pratique par ses racines psychologiques et ses diverses réalisations dans l'histoire de l'humanité.

Cette série d'études se termine par deux recherches destinées à révéler les bases psychologiques des rituels religieux mystiques et de l'activité magique. Ce qui permet d'élucider tant la conception de l'univers que celle des relations interpersonnelles qui y jouent.

Ce volume est intéressant pour l'historien, le sociologue, le moraliste, et même le psychologue. Le simple profane peut aussi en retirer beaucoup. S'il s'intéresse à une plus profonde compréhension des enracinements socio-culturels de la Bible, il y trouvera des explications aptes à faciliter la saisie de passages obscurs du livre sacré. Et tout homme a avantage à chercher à se situer face au passé culturel et religieux de l'humanité.

Roger EBACHER

Michel SPANNEUT, *Tertullien et les premiers moralistes africains*, Paris, P. Lethieloux ; Gembloux, J. Duculot, 1969 (16 × 25 cm), 224 pages.

Cette étude décrit dans le cadre de l'Afrique chrétienne d'avant 325 « la naissance d'une morale ». Un historien de la philosophie vient d'écrire : « Quand les auteurs chrétiens élaborent progressivement une éthique, ils en empruntent les pièces aux systèmes philosophiques de leur temps. Il n'y a pas de morale chrétienne ». L'auteur n'entend pas, en relevant ce texte, prendre position dans

le débat, mais il veut fournir des matériaux importants aux philosophes que le problème intéresse (p. IX).

Pourquoi l'Afrique ? Pourquoi cette période ? L'Église latine d'Afrique à la fin du II<sup>e</sup> siècle connaît une ère de troubles : la persécution sera présente ou menaçante jusqu'en 313. Cette église de l'insécurité, mais aussi de l'espérance, révèle à l'historien de la morale les progrès d'une éthique en formation par l'œuvre très riche des Pères latins antérieurs au Concile de Nicée ; on y trouve de nombreux écrits dont le titre même révèle l'objet moral. L'Afrique aligne un choix unique de théologiens : Tertullien et Cyprien, Minucius Felix, Arnobe et Lactance (p. XII).

Après avoir situé ces écrivains dans l'Église de leur temps (c'est le contenu de l'introduction générale), l'auteur expose, en monographies successives, la morale de chaque théologien. Seule la conclusion, en résumant les doctrines thème par thème, dégage le développement de cette morale. L'ouvrage se termine par des tableaux situant le christianisme africain dans l'Église et dans l'Empire jusqu'en 312, par des tables des citations profanes, bibliques, patristiques, par des tables des noms de personnes et un *index rerum*. Chacun des quatre chapitres du livre contient une bibliographie.

Avant de parler de la méthode de l'auteur, il convient de présenter un résumé des monographies.

Tertullien est le premier auteur qui ait traité officiellement de questions morales, dans le monde africain et même dans la littérature latine. La plupart de ses traités sont des écrits de circonstance, où la perspective précise et limitée peut avoir durci la doctrine. Tertullien est par tempérament un « pèlerin de l'absolu », un champion du tout ou rien, un « homme de combat ». Il fut dès ses premiers écrits un rigoriste ; il passa progressivement, vers 207, au montanisme, un mouvement aux exigences très austères. Il est donc assez délicat de se faire une idée juste de ses doctrines morales. M.S. a tenté d'établir, à partir de l'ensemble des écrits, quelques thèses de morale fondamentale : l'idéal ou l'exigence chrétienne, les conditions de l'acte humain, l'importance

des données naturelles, le sens de la loi, le rôle de la conscience, etc. Il n'est pas facile de dégager ces principes d'une œuvre qui n'a aucune prétention à passer pour une philosophie morale (pp. 1-55).

Le peu que nous savons de Minucius Felix le situe à côté de Tertullien. Sa morale est liée à celle de son milieu. Toutes ses idées se retrouvent chez Tertullien ou chez saint Cyprien, mais l'influence philosophique est profonde et le christianisme n'a guère pénétré la doctrine (pp. 56-60).

Saint Cyprien se présente comme un grand pasteur, qui a précisé par son exemple et par ses exposés la tâche de l'évêque. Mais il n'est pas un philosophe, ni même un moraliste. On cherche en vain dans son œuvre les grandes lignes d'une morale fondamentale, avec des renseignements précis sur l'acte humain, ses motifs et ses critères. En revanche, l'auteur est un *témoin excellent de la morale chrétienne* qu'imposait aux fidèles une époque de persécutions et de divisions. L'idéal moral pour saint Cyprien est la ressemblance à Dieu réalisée dans l'assimilation au Christ. Ce saint est un apôtre exceptionnel de la paix et de la charité unifiante, dont il fait en quelque sorte l'âme de la société chrétienne. C'est un de ses enseignements les plus solides (pp. 65-114).

Arnobe est essentiellement un rhéteur latin. La conversion n'en fit pas un penseur, encore moins un théologien ou un moraliste. *L'Adversus nationes*, composé avant 311, est dominé par une double idée : la grandeur de Dieu et la misère de l'homme. La grande constante de l'œuvre d'Arnobe c'est le pessimisme de son anthropologie qui s'oppose fondamentalement à l'optimisme de Lactance. On peut cependant dégager de son œuvre certaines tendances : importance de la connaissance de Dieu en morale, procès du culte extérieur en faveur de la vie authentique, plaidoyer pour la douceur. Lactance, son disciple, donnera corps à ces ébauches (pp. 115-123).

Lactance, dans les livres V et VI de ses *Institutions divines*, compose consciemment et méthodiquement un traité de morale. Dépassant les consignes pratiques sans les négliger, il en établit les fondements philo-

sophiques en définissant la vertu, le bien suprême, la sagesse, les relations de la justice et de la religion. Cette étude spéculative et systématique de la morale n'avait jamais été tentée par ses prédécesseurs. Bien avant saint Ambroise ou saint Augustin, Lactance a été un moraliste chrétien ; il n'a pas seulement « baptisé le terme de *philosophia moralis*, il est le fondateur de la morale chrétienne, intégrée à la théologie » (p. 178).

À côté des écrits des Pères, sur lesquels s'appuie cet essai d'histoire de la morale, il existe des documents vécutés, les *Actes des Martyrs*. Ils prouvent que les moralistes africains des premiers siècles n'étaient pas étrangers aux réalités chrétiennes de leur temps : il y a correspondance entre les écrits et la vie (pp. 181-184).

M.S. tente en conclusion une rapide synthèse, où le lecteur trouve à la fois les thèmes communs à toute l'époque et l'apport propre à chaque écrivain (pp. 184-191). Ces pages sont excellentes.

L'ouvrage a vraiment la forme d'un « dossier de recherche » avec la « synthèse » qui lui sert de complément. L'auteur nous a avertis, dans l'introduction (p. X), qu'il laissait au lecteur le soin de juger. En fait, la méthode qu'il emploie est la seule acceptable en histoire de la pensée ; elle a cet avantage de sauvegarder l'objectivité en obligeant sans cesse le lecteur à retourner à des textes qui déjà ont été bien situés dans un ensemble d'œuvres. L'apparat technique, qui apparaît un peu lourd d'abord, est quasi parfait ; d'autre part, l'auteur a eu l'habileté de bien distribuer ou diviser son texte en multipliant les titres et sous-titres.

On pourrait peut-être reprocher à M.S. d'avoir, dans un premier trait, glissé un peu vite sur Minucius Felix et Arnobe et de nous présenter une synthèse plutôt brève. Mais, en apprenant la parution d'une nouvelle édition revue et augmentée de son premier ouvrage, *Le Stoïcisme des Prêtres de l'Église de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie*, on imagine assez bien que l'auteur ne tardera pas à combler les lacunes d'un livre qui constitue déjà un excellent instrument de travail pour les historiens de la morale.

Hervé GAGNÉ

P. D. DOGNIN, O.P., *Initiation à Karl Marx*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 (13.5 × 21.5 cm), 420 pages.

La ligne de recherche suivie par le R. P. Dognin, O.P., peut être caractérisée ainsi : sans négliger l'importance des œuvres de jeunesse de Karl Marx, donner au *Capital* la place primordiale qu'il mérite dans la synthèse de la pensée marxiste.

Pour répondre à ce projet le P. Dognin tente, à partir de l'analyse rigoureuse des textes, de trouver une réponse aux questions suivantes : l'auteur du *Capital* a-t-il complètement abandonné l'*humanisme* de ses œuvres de jeunesse ? La société de l'avenir est-elle, selon lui, vraiment *matérialiste* ? Conçoit-il l'histoire de manière purement *scientifique* ? Parvient-il au terme de son raisonnement scientifique sans être obligé de réintroduire le *besoin* dans la détermination de la valeur ? Ces questions importantes sont posées et traitées avec clarté et rigueur.

Le P. Dognin consacre la première partie de son ouvrage à la *philosophie* de Marx. Il montre comment les attaques de Stirner ont contraint l'auteur des *Manuscrits* à abandonner la notion d'*être générique*. Abandon qui ne porte aucune atteinte à l'athéisme. En outre, certaines ressemblances entre le *Capital* et les œuvres de jeunesse amènent à se demander si la notion d'*être générique* a totalement disparu de la pensée de Marx.

Dans une seconde partie, consacrée au *Capital*, l'auteur montre que pour Marx la *conscience* n'est pas entièrement déterminée par la *vie*, et que la loi de la *valeur-travail* est au centre non seulement de la critique du capitalisme, mais encore de la conception marxiste de la science économique.

Entre l'interprétation purement *humaniste* de la pensée de Marx, qui la ramenait tout entière aux écrits de jeunesse, et la cassure épistémologique marquée par L. Althusser, le P. Dognin nous semble indiquer une voie moyenne plus vraie et plus profonde. Il est clair que certains thèmes des commencements se sont non pas abandonnés, mais transposés et renforcés dans le développement ultérieur de la pensée de Marx : par exemple le thème de l'homme